

*Pour une poétique de l'arrachement*

par Jean-Marie Barnaud (Basilic N°20)

Comment faut-il entendre ce “par” du titre, qui ouvre – sans majuscule et de façon elliptique – le dernier livre d'Yves Ughes. Il faut attendre la page finale, et sa dernière ligne, pour trouver, dans la phrase qui reprend et complète la formule éponyme, un élément de réponse: ... *par les ratures du corps fut dit l'émerveillement*.

Prenons acte que l'émerveillement est le dernier mot du livre, au terme d'une troisième partie dont le titre, “Retable”, connote quelque chose comme une pacification, et faisons crédit à ce signe de confiance, qu'il faudra cependant réinterroger.

Reste que la traversée qui précède, et qui place le corps au centre de l'expérience, qu'il s'agisse du corps des personnages convoqués tout au long du poème ou de ceux que met en scène “Contractures”, le récit qui constitue à lui seul la seconde partie du livre, reste donc que cette traversée multiplie les signes de blessures, ou de détresse, qu'une violence souvent exhibe comme un destin du monde, – une fatalité. Car le corps n'est pas seulement celui des êtres humains aux prises avec leurs désirs, leurs fantasmes, et se heurtant à la violence sociale ou élémentaire; les éléments précisément, les choses brutes, ou encore les artefacts comme ceux de la cité, ont aussi un corps, une existence autonome.

Ainsi est posé l'être de la ville: ses *flancs*, ses *veines saignantes*, ses *organes*, ses *entrailles* – et ce mot revient à plusieurs reprises comme une obsession qu'on dirait sacrée –, *la congestion sanguine des toits*, ses *mamelles*... toutes métaphores à quoi nous avait accoutumés *Décapole*, le premier livre de Ughes.

Il n'y a pas là cependant complaisance au jeu “littéraire”, mais bien plutôt une manière de se coller au monde et à la langue à la fois, ou plutôt à la langue par le monde et au monde par la langue, dans un même mouvement panique qui pousse à une distorsion de la parole, à une démesure parfois, dont le climat a quelque chose à voir avec les *Chants de Maldoror*, comme s'il s'agissait de trembler devant la fin possible d'un monde.

Curieux, ce récit central, “Contractures”, donc, les plus fortes pages du livre, qui s'inclut entre “Épaisseurs” et “Retable”, et qui semble approfondir le malaise d'être, à partir de l'évocation d'un meurtre crapuleux, dont on ne saura rien que l'obscénité d'un cadavre, l'aventure d'un marginal qu'on voit traverser l'expérience carcérale et se sauver de la déchéance par la rencontre d'une femme, Ariana: celle toujours, n'est-ce pas, *de l'amour blessé*...

C'est qu'il y a, par éclairs qui apaisent ou pacifient la langue, là précisément où elle court le risque, par ses “transes” ou ses hyperboles baroques, de nous exclure, des retours de tendresse, une évocation de la *clarté de lait tiré de la nuit*, un abandon, le rêve d'une adhésion *spontanée* à des splendeurs qui persistent, l'idée d'une immédiateté: passage possible d'un ange, parole d'un ange, attente d'une *bonne nouvelle* et donc d'une résurrection...

En fin de compte la question du poème est celle-ci: quelle “liturgie”, où s'accompliraient la vie et la parole dont elle témoigne, nous sauvera de la détresse?

La réponse se trouve, non sans une certaine ambiguïté, dans la troisième partie, “Retable”.

Même si elle n'est pas exempte de violence et d'effroi, l'ascension des collines en effet (nous sommes ici tout près de Nice et de Grasse, environnement déjà de *Décapole*) cette sorte d'ascèse par la marche, par un effort gymnique, comme le suppose le grec *askêsis*, permet, en une suite de trois *montées*, de s'arracher à la misère décrite précédemment. Bien sûr, l'écriture, toujours partenaire du corps, est associée à cet effort, à cette *rage* de libération: la violence d'arrachement que demande la marche est la même que celle que réclame le poème.

Alors le poète et ceux qui l'accompagnent renouent avec un ordre secret, une règle du monde, et peut-être, passagèrement, avec une innocence: ombre amicale, ciel à nouveau



laiteux, attention tendre des choses à elles-mêmes, douceur des espaces ainsi conquis, même si cette douceur n'est jamais tout à fait reconnue : *je me trouve à mi-chemin presque sur le point d'accepter l'ombre comme signe d'humilité.*

Une voix de femme se fait alors entendre, qui accompagne les *frères de banche démise et de marche forcée*. Elle dit que c'est seulement dans l'amour que *se noue le divin* ; elle demande qu'on oublie les misères de la ville et de son obsession mercantile.

Cependant toute extase, n'est-ce pas, porte en soi, comme interdite, l'inquiétude de sa fin, et donc la question du retour vers ce qui persiste, quoi qu'on en ait, "en bas", près de la côte où *passent aussi un peuple de poussières et son troupeau de bêtes dépareillées aux ventres las*.

Dès lors, quels lieux habiter, et, une fois redescendus des hauteurs pacifiantes, comment continuer à vivre en poète dans des espaces de déshérence que la voix de femme pourtant voulait qu'on oublie ? On ne peut les oublier.

*Où passer nos jours à présent ?*

C'est, implicitement, la question que pose le corps raturé du poème de Ughes.

C'est celle de la poésie.

*Par les ratures du corps* L'Amourier, 2005.

par France Deville (PCA Hebdo, janvier 2006)

Trois traversées. À partir de cette ville qui *absorbe désormais toute lumière et ses flancs ne sont que rives obèses en qui s'établissent les tarifs des passagers clandestins*, où donc aller ? Ne faut-il attendre le *vent de sable qui se fera voix de nouveau une mutilation de soi déployée comme élytres et antennes...* Sous les portiques, le corps souffre, chaos, vipères, brûlure, mais à la fin du poème, sous le bourdonnement des mouches, l'ange... Et tout le recueil va de la chair, et du quotidien, moite ou bruissant, jusqu'au "Retable", avec même sa prédelle, des *montées*, de ce *monde sans lieux où la fécondation et l'engendrement ne sont que compositions de fortune/ et toute chair que l'on priverait d'alcool se décomposerait en simple texture d'urgence* jusqu'à l'union finale, qui ne s'accomplit que sur la *Pierre interne des ventres là où se noue le divin et qu'était-elle sinon un guide à l'odeur savoureuse à travers l'odeur des arbres (...)* C'était hier et par les ratures du corps/fut dit l'émerveillement. Admirable dépassement, par l'amour, de ce qui est si pesant, malodorant, meurtrier, abject, pourrissant. Au-delà du religieux, du sacré, les retrouvailles avec le vivant qui se disent simplement dans le verset 20 : *L'autre est là qui attend sa part de manteau.*



*Par les ratures du corps* L'Amourier, 2005.

par Marie-France Ehret (Revue du CIPM N°168)

Le lavis de Gérard Thupinier en frontispice de cet ouvrage, la couverture gaufrée, le velin palatina cent grammes de chez Fabriano... tout concourt à faire de ce livre un très bel objet pour bibliophile. La ville et le corps sont étroitement associés dans ces textes qui commencent parfois comme des récits et se poursuivent comme des comptes-rendus numérotés et fous, où surnagent quelques virules dans une ponctuation emportée par un autre ordre du dire. Il y a de la prison, du roman policier, de l'hôpital et l'ordure semble prémisses nécessaires à l'extase

9, comme traversant le mugissement de ce monde de vacarmes foubu se crée en coupole l'extase du corps

l'émerveillement est le dernier mot d'une longue traversée carcérale et nocturne.

Les trois parties de ce livre: "Épaisseurs", "contractures" et "Retable" forment bien un tout étrange.

*Par les ratures du corps* L'Amourier, 2005.

par Alain Freixe (Autre Sud N°35, décembre 2006)

Marcher. S'arracher à soi. À ce qui pèse. Quitter les bas de la ville, dont "les flancs ne sont que rives obèses", saleté durcie, passages de mort que disent les trois chapitres du récit central, "contractures", récit brisé, travaillé par le fouet des images, ces "hyperboles baroques" selon le terme proposé par Jean-Marie Barnaud dès *Décapole*, le précédent livre d'Yves Ughes, paru aux mêmes éditions, pour caractériser son écriture.

Tirer amont, vers les hauts. Et pour cela pousser ses pas toujours plus avant dans la rocaïlle brûlée de lumière du haut pays grassois et "ne plus avoir affaire qu'au souffle des pierres". Aller "dans la sueur", vers l'acceptation de "l'ombre comme signe d'humilité" et dans la fatigue, "accepter le déchirement". (...)

Cet arrachement qu'est la marche telle que la revendique Yves Ughes est de même nature, suppose la mise en œuvre des mêmes forces que celui exigé par le poème. Et c'est bien cela que l'on sent à lire ce tryptique d'Yves Ughes: que la poésie exige d'être un acte plus qu'un écrit et que la page décrite, le poème est comme un moment de l'existence en mouvement vers son sens, et pas seulement un objet verbal à quoi on le réduit encore trop souvent.

Écrire. Pousser hors de soi des images. Les perdre. S'y perdre aussi bien. Cela s'appelle avancer. Ouvrir l'air devant soi. Pour respirer. Écrire, marcher, dans les deux cas, c'est son corps que l'on expose. Yves Ughes le rappelle ici avec force, si c'est de la vie dont on a faim alors c'est par le corps que passent les chemins, à même son "mystère béant". Car c'est lui qui reçoit le monde, offert qu'il est à tous ses entours.

À parler de "merveille", encore faut-il s'entendre. Certes, si c'est bien "par les ratures du corps que fut dit l'émerveillement", il s'agit bien de "ratures", et le mot dit bien la blessure, soit cela de suffisamment douloureux pour ne pas tomber dans le leurre d'une harmonie fusionnelle. Les "ratures", jusque dans leurs cicatrices, conservent ce fond d'opacité, vérité de la distance fondamentale dans lequel il se tient.

Il n'importe! Cela suffit pour un émerveillement!



*Par les ratures du corps* L'Amourier, 2005.

par Marie-Claire Bancquart (Europe)

Ce poème en prose singulier met en scène des états paroxystiques des lieux et des corps. La première partie, “Épaisseurs”, dit les menaces d’une ville portuaire louche, avec ses “gagneuses” et ses passagers clandestins. Corps pourri, ventre noir de son sable, vaines saignantes de ses égouts. Mais notre corps (le corps du récitant) est comparable : troupeaux de bestioles sous les chairs, nuit d’entrailles. Le paysage de pierres calcaires couvertes de ronces et d’herbes sèches qui entoure la ville, pourtant, n’est pas sans permettre des instants lumineux et intenses, mais *après la transe toutefois l’ange sera de nouveau à terre couvert par le bourdonnement des mouches*. Alternance des énergies, blanche, noire... Voici la seconde partie, “Contractures”. Un étrange “concierge” (le récitant, le poète) découvre un cadavre en sortant les poubelles, et le jette avec les “sanies de l’immeuble”. Mais ce cadavre était porteur de mots qui résonnent : ceux de Dante qui loue sa Dame. Et les phrases, dès lors, se numérotent comme dans la Bible. Une succession prose / versets qu’on retrouvera désormais. Le monde a changé. La mer se contracte comme un utérus. Elle fait naître au dehors et dans les corps une transe ambiguë. Sur une colline, se déroule entre jeunes gens et récitant une *danse de l’excès et de l’entraide*. Ils sont *embarqués dans un fourgon* et jetés dans une prison, *bête aux 750 alvéoles*, où l’on geint et crie de toute part, à l’insu des gens de la ville... Déploration qui s’étend à tous les “exclus du sommeil”, renfermés en maison d’éducation ou de retraite. Ou de détention. *Ici ça crie la guerre a lieu toutes les nuits Ulysse ouvre le cheval de bois et ses guerriers de malheurs commencent. Dans ce siècle, qui manque d’eau et de lumière et se traîne*, on pressent une catastrophe. Elle survient dès la sortie de prison du récitant, sous la forme d’une pluie de cendres envahissant tout dans la ville dont les laveries, théâtres de scènes de mort et d’amour éperdu, sont prises d’assaut. Une femme, que le récitant nomme Ariana, prend alors sa main, sort, lui fait parcourir les quartiers de la ville, traverser un sale tunnel pour parvenir à la plage, désormais déserte. Dans un bunker, ils s’aiment avant de partir tous deux vers la résurrection annoncée, le haut-pays, *arche conçue comme une liturgie : du baptême au partage trois montées autant dire un retable à trois volets*. Nous scrutons celui-ci dans la dernière partie. Prédelle : marche en plein midi parmi des racines noueuses, menaçantes, “val d’enfer” où il conviendra de purifier, en le frottant de lavandes, le ventre béant de Judas. Première montée, parmi les odeurs, les pierres, la lumière incandescente. Deuxième montée, difficile : des crêtes, des chemins effondrés, la rumeur en bas des hommes exploités. Troisième montée : des “paysages souffrants”, des “forêts grises”, mais l’espoir de creuser l’espace en coupole, pour arriver à l’union universelle. Oubli des “galets monnayés”. Une ascension mène jusqu’à l’arc central, “et l’on entendait déjà la Siagne sur ce rocher fracassé”. L’initiation à travers mal-être, mort, réclusion, vie difficile dans une société pervertie, a mené au plus haut de l’être : *C’était hier et par les ratures du corps / fut dit l’émerveillement*. Ce poème a des accents fantastiques et prophétiques, tout en intégrant des choses en apparence très minces de la vie, poubelles ou laveries. Écrit à Grasse, il est en outre fondé sur une réalité transposée des lieux : centre pénitentiaire de la ville, proche côte d’Azur livrée à toutes les exploitations, collines, gorges, gouffres, et rivière de Siagne. Une voix insolite, une écriture méditée, sans concession, d’une violence organique et spirituelle qui frappe.